

La vie d'Adèle – Chapitre 1 et 2 d'Abdellatif Kechiche

Jacques Kermabon

Number 164, October–November 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kermabon, J. (2013). *La vie d'Adèle – Chapitre 1 et 2* d'Abdellatif Kechiche. *24 images*, (164), 12–12.

La vie d'Adèle – Chapitre 1 et 2 d'Abdellatif Kechiche



SORTIE EN SALLE LE 9 OCTOBRE

Certains films tendent vers la fable, d'autres vers le récit romanesque ou encore vers l'essai, *La vie d'Adèle – Chapitre 1 et 2* serait plus proche d'une cantate. Ni morale, ni construction dramatique échevelée ne guide le film d'Abdellatif Kechiche, il s'offre à nous dans l'instant, dans la brûlure de son présent, à la façon dont nous apprécions une exécution musicale. Les notes et les leitmotivs qu'il agence ce sont des moments d'intimité, des étreintes, des scènes de danse, des fêtes, mais surtout le visage d'Adèle, ses sourires et ses pleurs, sa façon de remonter ses cheveux en un chignon approximatif ou encore de les défaire. Invoquer la peinture à propos de cette

insistance à capter au plus près les variations des émotions serait d'autant moins absurde qu'Emma, celle dont Adèle tombe amoureuse, est étudiante aux Beaux-Arts, finira par exposer dans une galerie et que nombre de conversations tournent autour de l'art. Pour autant, cette préoccupation plastique ne repose en rien sur une volonté de singer des tableaux, elle prend forme à travers ce que le cinéma est le plus apte à s'emparer, mouvement, gestes, regards, temps, lumière, le tout au service d'une recherche de la justesse. Comment transmettre – on finirait par croire qu'il s'agit de les recueillir – telle ou telle nuance de sentiment, telle attraction physique au bord du vertige, telle hésitation ? Comment mettre en scène la jouissance féminine ?

La vie d'Adèle atteint une telle précision dans la sismographie des affects, que certaines scènes à dimension « sociologique », comme celles dans lesquelles affleurent les différences de capital culturel entre Adèle et Emma, apparaissent à cette aune, comme plus schématiques. Cela tient aussi à ce que le film ne prétend pas s'extraire du quotidien, il demeure au niveau des conversations banales, des mots de tous les jours, au cœur desquels la passion d'Adèle se déploie et sa mue d'adolescente en jeune femme s'opère.

Revu après Cannes, le film n'a rien perdu de sa force. L'émotion demeure intacte, tout comme notre impatience, dès lors, de pouvoir découvrir les chapitres suivants de la vie d'Adèle. — Jacques Kermabon

Est-ce que c'est cette implication unique de votre part dans le personnage qui a mené au changement de titre du film ?

Non. En fait, on avait commencé à tourner depuis deux semaines, et on hésitait entre les prénoms Clémentine et Jocelyne. Mais Abdel tourne beaucoup quand on ne sait pas qu'il tourne : dans le train, au déjeuner, pendant que tu fumes une clope avec des potes, quand tu te réveilles d'une sieste faite pendant une pause technique... Et un jour, il m'a dit : « Dans toutes ces scènes que j'ai tournées, plusieurs t'appellent Adèle. Et Adèle veut dire justice en arabe, ce que j'aime beaucoup. Mais tu décides, je ne veux rien t'imposer, il ne faut pas que ça te gêne ». Ça ne me dérangeait pas du tout. En plus, *La vie d'Adèle* rappelle le titre *La vie de Marianne*...

C'est donc une vraie collaboration ?

Absolument. Et c'est pour ça que la palme remise à nous trois nous a tant fait plaisir. On a reconnu que c'était trois artistes qui avaient créé ensemble. Bien sûr que Kechiche nous en demandait beaucoup, mais nous aussi on lui en demandait beaucoup. Et jamais il ne prendrait une scène où on est mauvaise. Il la fera refaire une semaine s'il le faut, mais elle sera parfaite.

Le film évoque une histoire d'amour, mais parle aussi beaucoup de transmission. Que vous a-t-il transmis à vous ?

C'est absolument un film sur la transmission. Adèle est dans ce mouvement, elle veut aller vers les enfants, leur apprendre l'orthographe, etc. D'ailleurs, c'était très dur de jouer l'institutrice. Pour moi, c'étaient les scènes les plus difficiles. Je n'arrivais pas à concilier

l'autorité demandée par cette fonction et la proximité naturelle qui se créait avec eux, je ne trouvais pas ma place. Je les trouvais si mignons que je me sentais envahie ! Mais ce film m'a transmis le désir d'apprendre encore. J'ai l'impression d'avoir grandi avec lui, qu'il m'a donné de la maturité et plus de tolérance aussi.

*Quand avez-vous pris conscience que *La vie d'Adèle* était un film important ?*

J'ai l'impression d'en prendre conscience tous les jours. Quand je vois le public réagir, quand on a eu la palme d'or, quand les critiques du festival de Cannes sont sorties... Et pendant aussi. Je savais, en le tournant, qu'on faisait quelque chose de rare, de hors du temps. À cause du sujet, du scénario, de Kechiche, de l'expérience humaine qu'on a vécue pendant six mois. Travailler avec un génie, dans toute sa complexité, c'est être déstabilisée, mais c'est aussi apprendre constamment. C'est ça, un artiste. C'est facile de les critiquer, ils sont torturés, parfois durs, injustes, mais au final, ils apportent quelque chose de tellement unique qu'on ne peut plus rien dire.

Vous semblez fière de ce film.

Oui, très ! Je suis fière d'avoir travaillé avec Abdel et Léa, d'avoir amené une passion comme ça à l'écran, qui dérange, qui bouscule. Je suis fière parce que je sais à quel point on a bossé, à quel point tout le monde a pu souffrir, à quel point cette expérience m'a bouleversée, ce que je n'oublierai jamais. Et de sentir que ce qui m'a touchée, moi, touche aussi les autres, ça me ravit. ■